

POÉSIE

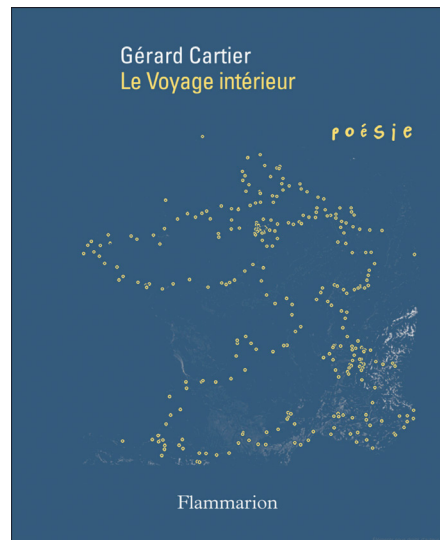
Le Voyage intérieur, de Gérard Cartier : poèmes autour de ma France

Le ciel de Nantes, les bains de Cauterets, le viaduc de Millau : le poète jalonne son parcours à travers la France de poèmes qui chantent ses paysages, son industrie, ses luttes sociales ou ses rues, avec une légère mélancolie et un goût prononcé pour l'énumération.

Par Norbert Czarny, critique

Ce titre, *Le Voyage intérieur*, laisse imaginer un homme enfermé dans un lieu clos et se livrant à la méditation. Il fait écho au *Voyage autour de ma chambre*, de Xavier de Maistre, ou à quelque aventure pascalienne. Gérard Cartier est trop curieux du monde pour rester chez lui. Il traverse le pays de la Lorraine à Paris.

C'est un gros volume de poésie, un genre que l'on néglige comme s'il n'y était question que de bons sentiments et de lyrisme facile. *Le Voyage intérieur*, de Gérard Cartier, paraît dans la prestigieuse collection « Poésie » de chez Flammarion. Il y côtoie les ouvrages de Bernard Chambaz, Marie Étienne, Sophie Loizeau et Franck Venaille, pour ne citer qu'eux. Gérard Cartier pratique la poésie en ingénieur, métier qu'il exerça dans une vie antérieure. Il aime la précision, il a fabriqué sa langue, son vers, en mécanicien soucieux du rythme.



© Flammarion

Mais il n'a pas été qu'ingénieur. Il a senti le temps, ses tourments, a été sensible à l'épopée de la Résistance, ce dont témoigne *Le Désert et le Monde* (Flammarion) en 1997, consacré aux maquis du Vercors. Ce même souci du passé, tel qu'il irrigue notre présent, est lisible dans ce *Voyage intérieur*.

Deux ouvrages ont inspiré le poète au moment de commencer son voyage. D'abord, *Le Tour de la France par deux enfants*, manuel d'éducation et d'édification paru au début du xx^e siècle. Gérard Cartier marche sur les traces des jeunes voyageurs allant de découverte en découverte, apprenant ici et là, et devenant les petits républicains patriotes qui, hélas, mourront en grand nombre dans les batailles de Champagne et d'Artois. Un poème comme « Les araignées », se déroulant au cimetière de Vaux-Racine à Saint-Mihiel, s'en fait l'écho.

L'autre modèle est *Le Dépaysement* (Seuil), de Jean-Christophe Bailly, un long voyage en prose d'un lieu à l'autre, à la fois description et réflexion d'un essayiste, écrivain, poète, philosophe. Mais à ces deux références explicites, un lecteur pourrait ajouter *Taba-Tabà*, le roman « français » de Patrick Deville (Seuil), ou *L'invention du monde*, d'Olivier Rolin (Seuil). Le voyage en France n'est pas l'apanage d'Hugo ou de Stendhal, et les contemporains s'y prêtent aussi. « Noter, photographier, interpréter, s'incarner » : ce sont les mots de Cartier dans son « Art poétique ». Dans « l'apostille » qui éclaire rétrospectivement le recueil, il dit emprunter autant à « la documentation » qu'au « travail sur le motif », proche en ce sens de Cendrars.

Un poème à chaque étape

Chaque étape correspond à un poème, avec son titre et, entre parenthèses, le nom du lieu dans lequel

il a été écrit. Ainsi, « Le ciel de Verne » éclaire Nantes, « Le mascaret » est tragique à Villequier, quand « Chemin de Jean Racine » s'arpente à Chevreuse. Tout en bas du poème, l'auteur a indiqué les coordonnées géolocalisées de chaque lieu. Ils dessinent comme un parcours passant par des régions qui regroupent alors plusieurs poèmes voisins.

Gérard Cartier use du vers libre et ne suit aucune règle quant au rythme. Des espaces à l'intérieur du vers battent parfois la mesure. Ou bien le poème est tout d'un bloc, comme ce « Aux bains », situé à Cauterets et qui évoque les eaux thermales.

Ce recueil s'apparente à une fresque représentant sa vision de la France. C'est un ouvrage d'encyclopédiste, d'amoureux de la connaissance et des savoirs. S'il fallait emprunter un premier chemin, il suivrait le poète sur les traces de l'industrie et des savoirs manuels. Un poème rappelle ainsi la ganterie à Grenoble, un autre chante la papeterie, un métier perdu. Un autre s'intéresse au prodige du viaduc de Millau, à l'horlogerie en Franche-Comté ou aux usines de Saint-Étienne. Cet intérêt convoque celui de Raymond Queneau dans « Le chant du styrène », poème qui reconstruit toute la chaîne industrielle depuis l'objet jusqu'à sa source.

Gérard Cartier n'esquive pas les dégâts de l'industrie. À Toulouse, le poète évoque AZF, et des poèmes comme « Nature morte » ou « Poubelle » rappellent des dégradations

récentes, l'accumulation de déchets dans les décharges, et partant, notre addiction aux objets polluants. Le Voyage intérieur oblique ensuite vers la mémoire des luttes sociales : Lip et Goodyear. La poésie montre ce qui a été, et ce qui reste.

L'exploration par le lexique

Du côté de la nature, Gérard Cartier fait des inventaires : poissons sur le port de Marseille, oiseaux en baie de Somme ou en Camargue, mais aussi plantes et arbustes avec un goût de l'énumération qui traverse tout le recueil. Qui aime les mots en sera ravi, comme si le poète créait en désignant, refaisant le monde à sa façon. Le lexique lui-même se fait objet d'exploration. Un poème en argot en rappelle les saveurs, déjà soulignées par Hugo dans *Les Misérables*. Un poème intitulé «PUC» est un hommage à Furetière. Des expressions comme «lippion recoquillé» ou «debiffé balunau» pourront sembler délicates à expliquer devant une classe. Autant se rabattre sur «Le Littré», poème écrit rue des Grands-Augustins à Paris.

Gérard Cartier joue avec les références et avec les langues de France : l'arpitan, langue des montagnards en Savoie, se mêle à des mots de latin, des poèmes en arabe, anglais, allemand et braille disent cette fécondité. Un poème écrit à Sabres nomme Bernard Manciet, ce poète qui écrivait en gascon et qui figurait parmi les «nobélisables».

Cartier cite les poètes qu'il fréquente, de Valérie Rouzeau à Claude Adelen, en passant par Jacques Réda ou François Boddaert. Il indique aussi ses sources plus classiques, de Nerval à Claudel, en passant par Rimbaud. Lequel n'est pas forcément son préféré : «*J'ai le sang trop tiède et mal arthurisé / pas un frisson en voyant dans le square / le kiosque inchangé d'À la musique*».

Toutes les allusions ne sont pas lipidiques : l'ancienne gare de Cahors chantée par Larbaud se serait-elle déplacée à Tournemire ? Hugo rôde-t-il à Roncesvalles ?

Gérard Cartier est malicieux et ne se cantonne pas aux poètes. Un poème est inspiré par *La Route des Flandres*, de Claude Simon, en même temps que par *Tintin*, très présent dans ce recueil. Un passage à Angers, chez le poète Antoine Émaz, est l'occasion d'un éloge de Bob Morane. Stendhal est bien sûr présent en Dauphiné, même si le romancier détestait Grenoble, sa ville natale.

La France de Cartier, comme celle d'Augustine Fouillé, alias G. Bruno dans *Le Tour de la France par deux enfants*, est affaire d'histoire et de géographie. Depuis le début du xx^e siècle, les événements tragiques se sont multipliés : la guerre de 14-18 à travers Les Éparges et la Champagne, a bouleversé le pays, l'horreur vichyste et nazie plus encore : Gurs et Izieu, un «Oradour du nord», à Villeneuve-d'Ascq, les combats du maquis. Que reste-t-il de ces moments douloureux ?

Et quid du présent? «Théâtre de rue», place d'Italie, se termine sur «*pour voir le malheur d'un seul œil*», celui d'un manifestant lors de la crise des Gilets jaunes. Deux poèmes se font écho, l'un à Dijon pour une femme voilée interdite d'assemblée régionale par un élu frontiste, l'autre à Roubaix, pour la colère d'un professeur contre cette interdiction. On ne peut parler de poèmes engagés, catégorie plutôt dépassée ou discutable. Se manifeste plutôt un regard attentif sur ce qui est, ce qui touche ou ce qui choque, mais sans les hyperboles convenues.

Le poète marche, observe, note ou photographie. Il emmène avec lui rue des Abondances à Boulogne-Billancourt, comme Jacques Roubaud rue Oberkampf ou Apollinaire rue Christine: des enseignes publicitaires avec leurs typographies choisies

aux façades, aux noms figurant ici et là, dans les rues qu'il emprunte, tout se fait poésie. C'est le sens des «Inventions» (de Lyon, Marseille, Brest ou Rouen...) collages qui pourraient servir de modèles en classe pour des ateliers d'écriture.

Pourquoi est-il intérieur au fond, ce voyage? Cartier écrit son «Testament» en publiant ce beau texte qui se charge de quelque chose de mélancolique: «*croyant faire le portrait de la France / n'ai-je fait que le mien ajoutant / tête folle un livre à la Babel des livres / sans peut-être avoir écrit un seul poème / nécessaire...*»

Lisons-le pour en juger.

N. C.

Gérard Cartier, *Le Voyage intérieur*, Flammarion, 464 pages, 25 euros.

À retrouver sur www.ecoledeslettres.fr :



Actualités :

- Antony Soron: «Formation initiale des enseignants, un sempiternel retour vers le futur ?»;
- Jean-Riad Kechaou: «Lycées professionnels, où vont-ils ?»;
- Antony Soron: «"Paris, ville capitale ?": nouveau thème de culture générale en BTS»;
- Alexandre Lafon: «Laïcité, liberté : le faste émancipateur de la loi de 1905»;
- Pascal Caglar: «Fronde contre la fermeture de prépas littéraires à Paris».

Séquences pédagogiques :

- Haude de Roux: «La nature et l'intime»;
- Antony Soron: «*Juste la fin du monde*, de Jean-Luc Lagarce : exercice d'interprétation collective»;
- Édith Taddei: «Le manga *Naruto*, de Masashi Kishimoto. L'adolescent en quête d'identité»;
- Antony Soron: «*Les Caractères*, de La Bruyère: une comédie sociale. Façons et contrefaçons»;
- Edwige Chirouter et Cynthia Sauvain, Philosophie. Chronique n°5: «De Dakar à Monaco, les jeunes philosophent», projet collectif sur le rêve.